FEUILLETON.

FLAVIE.

Par André Theuriet.

DERNIÈRE PARTIE.

—Suite—

Dix jours plus tard, il donnait des détails plus circonstanciés :

Hanoï, le 28 octobre 1883.

Mon cher Tiburce,

Ne comptez pas encore sur le Tonkin pour alléger le fardeau des contribuables, ce n'est pas la faute de la division navale, elle n'a rien négligé pour en finir avec cette interminable question.

Je crois vous avoir dit déjà que depuis un an nos diplomates s'évertuaient à accumuler sottises sur sottises dans les relations avec le Céleste-Empire. Finalement ils ont abouti à nous heurter contre la grande muraille. Cependant, avec un peu d'habileté et d'énergie, le cabinet du 21 février aurait pu réparer une partie du mal, le lendemain de la prise des forts de Hué. C'était un vrai succès. Il y avait deux manières d'en tirer grand parti : traiter avec la Chine sur les mêmes bases que celles de la convention du 25 août, ou bien lui déclarer carrément la guerre si on ne parvenait point à s'entendre. Il n'en aurait coûté à la France ni un écu ni un homme de plus dans la seconde hypothèse, car nous avions, avec la division de Meyer et la mienne, de quoi brûler tous les ports du Céleste-Empire, ruiner sa marine, c'est-à-dire lui imposer nos conditions.

Mais voilà ! Dans la paix comme pour la guerre, il était indispensable de rassembler les Chambres immédiatement, de troubler la villégiature de nos maîtres, d'interrompre leurs palinodies électorales; ces intérêts-là sont autrement respectables que ceux du pays. Le cabinet a préféré envoyer des renforts qui ne trancheront pas le nœud gordien et qui ont encore surexcité les prétentions à la suzeraineté de l'Annam, que le traité Bourée admettait trop volontiers et que la mission Tricou a repoussées trop brutalement. C'était, du reste, tout ce qu'il pouvait faire sans la participation des pouvoirs publics. Pendant ce temps, les divers incidents politiques ont enhardi le marquis Tseng à Paris et Ly-Huen-Chang à Shang-Haï ou à Pékin. Les Pavillons-Noirs se sont vus soutenus spontanément par les troupes régulières de la Chine qui ont occupé les forteresses du nord-est du Tonkin, et nous avons maintenant un ennemi dix fois plus redoutable à combattre qu'il y a trois mois.

Bref, nous sommes dans le Delta en présence de difficultés telles que le Cabinet a dépouillé le commissaire général civil des attibutions dont la Chambre l'avait investi. Rien ne sert de courir, il faut partir à temps. Cet acte du Cabinet révèle mieux que n'importe quoi les embarras de la situation. Et si on pouvait en douter, j'ajouterai que le commissaire civil, suivant l'exemple que le général Bouet lui a donné, il y a un mois, cherche aujourd'hui à se dérober. Sous le prétexte d'exposer ses idées sur le protectorat, il a demandé l'autorisation de rentrer en France. Désertion, tel serait l'article du Code invoqué contre un militaire; diplomates ou commissaires du gouvernement, les civils ne passent jamais en Conseil de guerre.

Malgré les renforts annoncés, nous aurons grand peine à en sortir à l'honneur de nos armes.

eux. Mme Lucie avait emmené Flavie dans la pièce voisine, et Cadet Brocard, affalé sur une chaise, jurait comme un païen. Mon père le raisonnait et le questionnait à mi-voix. Dans la cour, on entendait le bruit d'un cheval qu'on attelle et les brèves exclamations irritées des Saint-Vanne; puis des claquemens de fouet retentirent et la voiture roula sur le chemin.

—Qu'ils f...... le camp! Bon voyage! grommela d'abord Numa; mais presque aussitôt le roulement de la voiture qui s'éloignait ramena sa pensée vers les funestes conséquences de cette rupture; il enfouit sa tête dans ses mains en gémissant :

—Ma pauvre Flavie !.... Si vous saviez comme je suis tourmenté, monsieur du Coudray !

—Jacques, dit mon père, laisse-nous causer tranquillement.... Va m'attendre dehors.

J'obéis et pris la porte. Un instant après, je gagnais le jardin. La pluie venait de cesser; un timide rayon de soleil glissait entre deux gros nuages plombés et faisait scintiller les milliers de gouttelettes qui frissonnaient dans les feuillées. Le verger tout entier semblait pleurer sur la mésaventure de Flavie. Pour ce qui me concernait, je ne me sentais pas trop marri de ce dénouement. J'avais honte, à la vérité, de ma dureté de cœur et je me la reprochais, mais il m'était impossible de ne pas éprouver un intime soulagement en songeant que nous étions débarrassés de cet intrigant de Saint-Vanne. Je contemplais avec un renouveau d'espérance la fenêtre de Flavie, au premier étage. Elle était restée ouverte, et l'un des rideaux, agité par le vent, flottait au dehors. Tout à coup je vis une main ramener le rideau à l'intérieur et clore la croisée. J'en conclus que la jeune fille était remontée chez elle afin d'y pleurer tout à son aise. Je pensai à la désolation qui devait l'accabler, et ma joie égoïste se changea en une affectueuse compassion. Je souhaitais maintenant d'être près d'elle et de mêler mes larmes aux siennes. Rongé d'inquiétude, je rentrai dans la cuisine toute flambante encore des apprêts du dîner commandé pour six heures. Une cuisinière d'extra s'agitait devant les fourneaux; une femme de journée troussait des poulets, une autre hachait des assaisonnemens. Tandis que je rôdais autour du dressoir, Mme Lucie descendit du premier étage. Elle était en proie à une si vive émotion qu'elle ne fit pas attention à moi. Elle considéra d'un œil égaré les servantes affairées, les volailles prêtes pour le tournebroche, puis elle cria d'une voix aiguë :

—Eteignez les fourneaux et rangez-moi tout ça au garde-manger.... Le dîner est remis !

Elle rentra dans le salon, où Numa était encore enfermé avec mon père. J'en profitai pour me glisser dans l'escalier et pour monter chez Flavie. J'entr'ouvris timidement sa porte; elle ne m'entendit même pas.

Encore vêtue de sa robe de fête, assise devant sa table à ouvrage, les joues cachées dans ses mains, elle semblait comme pétrifiée et ne pleurait même pas. Ses yeux secs avaient une fixité étrange. Je me coulai à ses pieds et murmurai doucement :

Flavie!

Elle me regarda, et me repoussant d'un geste farouche :

—Laisse-moi ! dit-elle sourdement ; je veux qu'on me laisse !

Mais je ne me rebutai pas :

—Flavie, insistai-je, ne te fais pas tant de chacrin !.... Je te reste, moi, et je t'aimerai toujours !

Un douloureux sourire crispa ses lèvres et sa main se posa sur mon épaule.

—Mon pauvre petit, soupira-t-elle, tu ne sais pas comme je suis malheureuse !.... Je n'ai de chance en rien.... Te souviens-tu du jour où nous sommes allés à la fontaine de Benoîte-Vaux ? J'ai jeté une épingle dans le bassin et elle a surnagé.... Cela signifiait que rien ne me réussirait....

Tout en parlant d'une voix entrecoupée, elle tordait ses mains l'une dans l'autre. Ses yeux tombèrent sur la bague que lui avait donnée Paul Saint-Vanne le jour de l'*entrée :* un anneau d'or avec une perle.

—Ah! poursuivit-elle, je voudrais jeter aussi *sa* bague dans le bassin.... Je suis sûre qu'elle irait au fond !

Elle arracha l'anneau de son doigt; elle allait en faire autant de ma petite bague d'argent, mais je saisis ses deux mains.

—Non, non, m'écriai-je, garde ma bague !.... Je ne t'abandonnerai pas, moi, et quand je serai riche, je t'en donnerai une autre bien plus belle que la sienne....

L'anneau des fiançailles avait roulé sur la table, et la perle blanche s'irisait sous un pâle rayon de soleil venu de la fenêtre. Flavie le regarda un moment encore, puis d'un geste de colère l'envoya tomber sur le parquet. Ses yeux se mouillèrent et elle éclata en sanglots. Les larmes sont contagieuses; les miennes ne tardèrent pas à jaillir.

Je mis tendrement ma tête sur ses genoux, et, dans la chambre muette, nous pleurâmes longtemps ensemble.

IX

Cependant, au milieu des émotions de ce drame intime, au milieu de ces scènes d'amour et de douleur, les jours s'écoulaient comme une eau trouble à travers les grilles d'un réservoir. Les bois du Chânois prenaient leurs teintes d'arrière saison, et septembre tirait à sa fin, rappelant mon père à son tribunal et moi-même à mon collège. Scolastique vaquait déjà à l'emballage des provisions, et notre départ fut fixé au premier lundi d'octobre. Je devais, le dimanche, faire mes adieux aux Brocard. Mais avant de me séparer de Flavie pour tout un hiver, je voulus lui donner un symbolique témoignage de ma tendresse en lui apportant les dernières fleurs de la forêt. Dès le fin matin, je m'en allai donc par les bois de Benoite-Vaux, en quête des rares plantes automnales qui s'y épanouissaient encore. Je cueillis ces scabieuses lilas qu'on nomme "fleurs de veuve", ces *veilleuses* mauves qui foisonnent dans nos prés, annonçant les froides journées et les longues soirées. J'y ajoutai quelques pâles reines-des-prés et des asters violets; puis, ayant épuisé la flore indigente d'octobre, je grossis ma gerbe avec les houppes des clématites, les sommités rougissantes des cépées de chênes, les branches des fusains, des troènes et des prunelliers aux baies rouges ou noires. Ainsi composé, mon bouquet, avec ses nuances assourdies allant du lilas pâle au bleu violacé, ses brindilles échevelées, avait un air de mélancolie, de dépression et de deuil, bien en harmonie avec la saison et aussi avec l'état de nos âmes, à Flavie et à moi.

En entrant à l'usine, je trouvai justement sur le perron mon amie qui revenait d'une messe basse. Depuis son mariage manqué, elle n'osait plus se risquer à la grand'messe. Elle m'emmena dans sa chambre, se débarrassa de son paroissien, se décoiffa, puis, se retournant vers moi, me dit avec un faible sourire :

—Ho! ho! il faut que tu aies couru les bois des *patron-minette* pour ramasser toutes ces plantes !

Elle était un peu pâlie, mais sa figure avait une placidité qui me donna le change. Les enfans, habitués à manifester bruyamment leur joie ou leur peine, ne comprennent rien aux douleurs cachées sous un masque d'indifférence. Je la crus déjà à demi consolée, et je répondis :

—Je pars demain matin, et, pour ma dernière visite, j'ai voulu t'apporter un bouquet de ma façon... Il n'est pas si beau que ceux que tu recevais de Souilly, mais il se conservera plus longtemps....

Un nuage passa dans les yeux de Flavie, elle se mordit les lèvres, et d'un ton sévère :

—Tais-toi ! interrompit-elle : ne me parle plus de ces choses-là !

Sa gorge se gonfla comme si elle étouffait un sanglot. Silencieusement elle souleva ma botte de fleurs, la regarda distraitement et ajouta :

—Merci.... C'est un vrai bouquet de fin de saison, il sent l'automne. Nous allons le mettre dans l'eau.

La suite à dimanche prochain.

Société Française du 14 Juillet.

REMERCIEMENTS.

Le Comité Général de la Société du 14 juillet s'est réuni, mardi dernier, pour la première fois, depuis la célébration de la Fête Nationale de la France, pour dresser l'Etat des Recettes et Dépenses qui sera présenté à l'Assemblée Générale convoquée pour ce soir, à 3 heures 1/2, No 724 rue Dumaine.

Avant de s'ajourner, le comité n'a pas oublié qu'il avait un devoir à remplir vis-à-vis du public en général et des personnes qui lui ont prêté directement leur concours en particulier; car après avoir réglé les comptes de la fête, il lui restait encore à s'acquitter d'une dette de reconnaissance à l'égard de tous ceux qui l'ont aidé dans sa tâche.

Que nos auxiliaires se rassurent! Ils n'ont pas travaillé en pure perte. Grâce au joli bénéfice réalisé, l'existence de l'Ecole est non seulement assurée pour une année, mais il permettra encore à la Société du 14 Juillet de doubler le nombre de ses élèves.

Ce résultat a été obtenu grâce au généreux concours de toute la population néo-orléanaise qui a voulu montrer, par là, combien lui était sympathique l'œuvre fondée par la Société du 14 Juillet, et combien aussi sont vivaces les souvenirs de la vieille France dans ce pays autrefois français.

Le Comité Général adresse ses remerciements les plus chaleureux à l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans* dont les colonnes ont toujours été à sa disposition, et à la presse locale en général.

A Mme A. Morin, présidente du Comité auxiliaire de dames, qui a si bien dirigé son joli essaim de dames et demoiselles, et dont le dévouement et l'énergie ont été appréciés de tous.

A Mesdames N. Augustin, R. Sénac, De Lapp[illegible], Mlles Muller, Tognoni, C. et P. Deléry, les caissières des différents pavillons.

A Mlles E. Pons, Haydel, C. Lastrappes, F. Reed, E. Rooyer, M. Aubry, E. Rouyer, Aufdired, C. Meyer, L. et C. Domecq, A. Gazave, E. Kirsch, C. et R. Deléry, Puig, V. Cressy, F. Deléry, F. Koontz, L. Aubry, G. Casey, S. Cressy, O. Charbey, A. Hatrel, L. Lacoste, Mesdames A. Dussel, M. Butler, C. Maduel et B. Miller et d'autres dont nous oublions peut être les noms, qui ont gracieusement rempli la rude tâche de servir les rafraîchissements.

A l'Orphéon français pour son généreux concours ainsi que des félicitations pour son joli concert.

A M. E. Bernadas qui s'est mis gracieusement à la disposition du comité pour la bâtisse de l'Ecole.

A MM. J. M. Castaing, Johnson, W. Anglade, M. Dufour, et Oehmichen qui ont tenu différents bars.

A tous ceux qui ont fait des dons en nature et autres, et dont la liste est trop longue pour être publiée, ce que nous regrettons d'autant plus qu'on n'a jamais vu pareil empressement à souscrire qui à tant de générosité.

Enfin au public en général qui s'est rendu en foule à la fête, affirmant ainsi, une fois de plus, ses sympathies pour la cause de la langue française.

A tous merci, et Vive la France!

Le Comité Général de la Société du 14 Juillet.

Par délégation,

J. E. RIVOIRE,
Secrétaire.

Voulez-vous entrer dans mon salon, dit l'araignée à la mouche. Pas tandis que Leopold Levy liquide répondit poliment la mouche.

NOTES MONDAINES

Il n'est question que de départs, et la température étant toujours en hausse, il est à présumer que pendant quelques semaines à venir la ville manquera encore d'animation, les parties de plaisir se faisant de plus en plus rares.

En revanche, les stations balnéaires sont très recherchées et l'on s'y amuse fort, surtout du samedi au lundi, car les excursionnistes étant nombreux ces jours-là, en font pour hôtes et conviés des jours de fête.

Mme Lane et Mlle Marie Lane partiront à la fin de la semaine pour Huntsville, Ala. Mlle Lane, une graduée de cette année, qui fait honneur au Couvent du Sacré-Cœur où elle a été élevée, sera une des débutantes de l'hiver prochain.

Mme Gasquet et sa plus jeune fille étaient récemment dans la Caroline du Nord. Mlle Evelyn Gasquet voyage en Europe avec son père, M. J. Gasquet.

M. Harvey Miller de Greenville, Miss., est l'hôte de sa sœur, Mme Shortridge.

Il s'organise à Waveland une fête dont le produit servira à acquérir un nouvel orgue pour la petite chapelle de Ste-Claire, l'ancien orgue étant maintenant presque hors de service. Des dames dont les noms symbolisent le succès s'occupent activement du concert qui sera sous l'habile direction du Professeur Wehrmann; on y entendra d'excellents musiciens, entr'autres Mme Elise Braun dont la belle voix est toujours admirée.

Les fiançailles de Mlle Marie Lambert et du Dr Meimilliod sont annoncées. La date du mariage n'est pas encore fixée.

Mlle Lulu Béchet, après un séjour de deux semaines à Waveland, est de retour à Covington.

M. Guy Darcantel est à Covington en ce moment.

M et Mme C. W. Miltenberger sont arrivés des montagnes de la Caroline, où ils se trouvaient depuis quelque temps.

Mme N. D. Wallace voyage en Europe; elle était dernièrement en Angleterre, où elle y sera probablement rejointe plus tard par ses sœurs les demoiselles Cottraux.

Un grand poète écrivait un jour que pour lui le Paradis serait :

"Des jardins toujours fleuris,
"Des enfants toujours petits."

C'est ainsi que doit penser Mme Le Blanc qui est en ce moment à Waveland, car elle semble s'intéresser tout particulièrement aux petits enfants; tous les ans elle leur procure quelques plaisirs nouveaux et leur joie fait la sienne. Aussi comme ils lui en sont reconnaissants, les chers petits.

Mme Charles Cabiro a laissé Covington pour se rendre à la Baie St-Louis.

Les demoiselles Hart sont à Mississippi City pour la saison.

Mlle Marie Tuyès est chez Mme Harry Taylor à Covington.

M. et Mme Geo. Lapeyre partiront bientôt, iront d'abord passer quelque temps avec leur sœur Mme H. Nathan, à Atlanta, puis de là se rendront chez Mme Martial Lapeyre à Chattanooga.

On fait part des fiançailles de Mlle Lélitia Carlos et de M. René Tricou.

Mme H. Baldwin est arrivée de New York avec sa petite famille.

Le juge N. H. Rightor et sa femme sont partis pour Brown's Wells, Miss.

M. et Mme J. P. Parker sont à New York.

M. Geo. E. Pollock est parti par mer pour New York.

C'est par erreur que le mariage de M. Just Fontaine avec Mlle De Lonchel a été annoncé dimanche dernier.

Mlle Larose est chez des amies à Covington.

Le mariage de Mlle Rea avec le Dr Larue aura lieu au mois d'octobre. Les amis de Mlle Rea seront heureux d'apprendre qu'elle habitera de nouveau le second district.

Le Dr Geo. Lewis prend des vacances bien méritées; il les passe à Beauvoir, Miss.

M. et Mme Théo. Lanaux sont à Covington avec leurs sœurs Mlles Sauiet. Ils reçoivent à leur maison de campagne de nombreux amis.

Mlle Adèle Brittin qui ne se contente pas d'être bien jolie, est également fort aimable, aussi est elle très entourée et admirée à Mississippi City, où elle se trouve actuellement.

Le mariage de Mlle Emma Mai Blouin avec l'avocat-général M. J. Cunningham a été célébré mercredi dernier, à la résidence du père de la mariée. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par le Rév. Père Sabliana. La cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité. La jeune fiancée qui portait à ravir sa toilette blanche a été très admirée. A l'issue de la cérémonie un repas a été servi aux parents et à quelques amis et immédiatement, après les mariés ont pris le train qui mène à Natchitoches, leur demeure future.

Mlle Berthe St-Martin a passé plusieurs jours en ville la semaine dernière. Elle est retournée mardi à Long Beach, où elle passera le reste de l'été avec ses sœurs Mlles Corinne et Stéphanie St-Martin.

Mlle Sélika Souchon après un séjour de quelques semaines chez son amie Mlle Lovert est allée avec plusieurs jeunes filles passer quelques jours à Chinchuba.

M. et Mme J. W. Philips sont à Jamestown, R. I.

Une grande fête aura lieu à Covington le 17 de ce mois; elle sera précédée d'un concert; tout fait prévoir qu'elle sera très brillante.

M. F. Carrouché se plait beaucoup à la Baie St-Louis et compte y passer au moins deux semaines.

Monseigneur Janssens se repose à Chinchuba des fatigues qu'entraine l'exercice de son ministère. Dix jours est la limite qu'il s'accorde.

Mlle Corinne Hincks est à la Baie St-Louis. Elle y passera quelques jours avec son ami Mlle Co[illegible] et ira ensuite chez sa tante, Mme Miltenberger.

Les demoiselles Glenn sont à Point Clear.

M. et Mme Charles J. Théard sont en villégiature à Biloxi.

Mme Charles A. Miltenberger, était une des organisatrices du Bal Poudré donné à Point Clair la semaine dernière. Son entreprise a été couronnée de succès : la soirée ayant été fort brillante. Un grand nombre de personnes de la Nouvelle-Orléans y assistaient.

M. Albin Béchet est à Covington pour quelque jours.

M et Mme A. H. Gay sont à l'hôtel Pickwick.

On parle d'un bal mystique qui se donnera l'hiver prochain dans notre ville et qui surpassera en originalité tout ce qui y a été vu jusqu'ici.

M. A. B. Bougère, de la paroisse St-Jacques est en ville.

Mme James Nott passera toute la saison d'été à Mandeville avec sa famille.

Le Dr Ernest Laplace était l'heureux hôte de sa mère, Mme Laplace, à Philadelphie, ces jours passés.

M. et Mme Alex. Landry partiront sous peu pour Mandeville.

M. et Mme Harry Hodgson sont arrivés enthousiasmés, de leur voyage de 100 jours en Europe.

M. et Mme George Gelpi sont dans la Caroline du Nord.

M. Charles Claiborne, jr. est à la Passe Christiane, chez le juge Baker.

Mme J. Koch a passé une partie de l'été avec sa mère, Mme Jules Aldigé, à la Baie St-Louis.

Mlle Lucia Miltenberger et Mlle Felwell sont à Evan Hall, où se attendait Mme H. Felwell.

Mlles Anna et Léocadie Sicard, ainsi que Mlle Addie Burke, sont de retour d'une visite qu'elles étaient allées faire à M. Gedence Case, à Ouest Bâton Rouge.

Une agréable surprise a été faite à Mlle Estelle Louis, de l'avenue des Ursulines, mardi dernier, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance; des personnes en assez grand nombre sont allées lui apporter l'expression de leur amitié en même temps qu'un très gracieux souvenir. Citons de ces personnes: Mlles Betzer, L. Cléments, A. Harder, A. Biggio, M. Biggio, U. Louis, J. Lepape, B. Cléments, Mmes Clements, A. Miranne, E. A. Louis, MM. G. Pitié, E. Harder, P. Gonzalès, E. Landemier, E. Capp, G. Clements, E. Eterned, J. Benfante, H. Jacob, H. Tissot, G. Deffarge, A. Lanauze, G. Casse, P. Lalen, A. Ledet, E. M. Louis, A. Miranne, E. Brunet.

Au musée du Louvre.

Une jeune fille est en train de copier un tableau quelconque.

Un gros monsieur qui contemple son travail, séduit par la gentillesse ou le talent de l'artiste, lui dit en ôtant son chapeau :

—Oh ! mademoiselle, je vous en prie, peignez-moi....

—Impossible, monsieur, vous êtes trop chauve!

Les enfants terribles :

Un monsieur sonne à la porte d'un de ses amis, le 1er janvier.

C'est la petite fillette de ce dernier qui vient ouvrir.

—Ton père est-il là, mon enfant? demande le visiteur.

—Oui, monsieur, mais il est occupé ; il fait une scène a maman.

On demande—Une Epouse. Une bonne épouse est difficile à obtenir. Celle qui prend soin de vous dans toutes les circonstances de la vie. Une bonne épouse connait les bons endroits pour acheter, cela doit être la cause de la popularité de Leopold Levy. Il a installé tant de maisons et n'est satisfait que lorsque ses patrons le sont. Tapis, nattes, etc., numéro 727 rue du Canal.

Deux Cœurs Brisés.

Elle, toute rose dans sa toilette printanière, était vraiment bien jolie et sous ses longs cils, une prunelle bleue, douce et caressante, éclairait une physionomie charmante. Le corsage, un peu gracile, était bien modelé, et l'attache du cou si pure qu'on ne voyait tout d'abord qu'une tête adorable, embroussaillée de boucles blondes. Elle était si gentille, Paulette.... et Georges l'adorait.

Dans la voiture qui filait toujours longeant les quais pleins de soleil, ils arrangeaient l'emploi de la journée. Jamais la Seine ne leur avait paru si limpide; c'étaient des moires, rien que des moires changeantes se jouant sur de petites vagues argentées;—des bateaux-mouches qui se croisaient, se multipliaient, élevant dans l'air ambiant, traversé d'oiseaux, les spirales blanches de leur vapeur.

La tête appuyée sur le bras de son mari, Paulette s'abandonnait à une douce griserie. Ils s'adoraient!.... Depuis quatre ans qu'ils étaient mariés, jamais le plus petit nuage n'était venu assombrir leur lune de miel. Economes tous les deux, ils assuraient leur avenir.

—Quand nous aurons dix mille francs, disait Georges, nous achèterons une maison, nous aurons un jardin tout rempli de fleurs et de fruits, un chat, des chiens, des pigeons.... comme ce sera gentil!

Tout faisait donc prévoir pour eux de longs jours de bonheur... Il n'en fut pas ainsi cependant : Paulette pris froid, ne se soigna pas ; et, comme ces jeunes plantes abandonnées, elle s'étiola.

Mais la jeunesse est insouciante et ne songe pas à la mort. Aussi la jeune femme causait-elle gaiement maintenant. Tout l'amusait: les promeneurs endimanchés, les bateaux qui fuyaient sur les flots tranquilles, et, tout là-bas, dans un coin de ciel bleu, les verts coteaux de Bellevue et de Sèvres.

Alors, la voiture s'arrêta pour lui laisser mieux admirer les bouquets de fleurs poussés sur une avancée de la colline où de petites maisons, posées comme des nids sauvages, s'élevaient de loin en loin, à demi voilées par de hautes futaies.

—Je veux aller là-haut! dit-elle.

Et de sa main dégantée et très fine, elle désignait les hauteurs de Bellevue.

Elle reprit, en le regardant d'un air à la fois enjoué et suppliant :

—Dis, veux tu?

Il répondit :

—Tu n'y penses pas.... et nos projets, notre partie de Saint-Cloud ?

—Ce sera pour un autre jour.... dimanche prochain si tu veux.

Il fronça les sourcils, parut contrarié; mais, comme elle insistait, boudait presque, ils descendirent de voiture et gagnèrent le bord de la Seine en se donnant le bras.

Les cabarets étaient encore déserts, mais déjà les promeneurs rêvassaient en regardant les pêcheurs qui affluaient en cet endroit.

—Nous allons monter dans le petit chemin de fer, dit-elle; et, tout à l'heure, nous serons là-haut, dominant toutes ces choses.

—Comme il te plaira.

Le soleil brillait moins que tout à l'heure; il devint subitement très pâle; puis, peu à peu, se voila complètement. De gros nuages s'amoncelèrent rapides et compacts; le vent s'éleva et de larges gouttes de pluies commencèrent à tomber.

Mais où se réfugier ?

—Là, dit Paulette.

Et de la main elle désignait une petite maison sur le seuil de laquelle une vieille femme se tenait immobile.

—Elle est à louer; vous pouvez la visiter, dit la paysanne qui déjà espérait avoir trouvé des locataires en ces jeunes gens si avenants et si bien mis.

Georges ne répondit pas, mais pendant que Paulette inspectait les lieux, il examinait, lui aussi, cette ruelle bordée de maisonnettes nouvellement construites, et son cœur se serrait. La maison qu'il avait cru, au préalable, reconnaître, était-elle donc démolie.... brûlée, ou si métamorphosée qu'il lui était impossible de la retrouver ?

Et, comme Paulette l'appelait, il entra.... Mais, tout à coup, des souvenirs très lointains, une vision du passé s'élèvent en son âme : il reconnaît le jardin, le berceau de chèvrefeuilles et de lierre.... il tombe en ruine, ce berceau ! il n'est plus qu'un amas de feuilles vertes sous lesquelles on devine un banc couvert de mousse. Un amour en pierre, brisé par les orages, bruni par les vents, fut pendant des années le seul spectateur de ce désastre.

—Voilà dix ans que cette maison est inhabitée, dit la vieille femme. Le propriétaire, qui est un original, ne voulait plus la louer. Mais il est mort, et les héritiers m'ont donné l'ordre de mettre l'écriteau. On fera les réparations nécessaires.

Paulette dit en riant :

—Si nous louions cette maison, mon Georges ?

—L'air serait trop vif pour toi, ma chérie.

—Mais on se porte ici comme en pleine campagne, dit la vieille femme; du reste, c'est loué très bon marché : quatre cents francs par an.

—Voilà notre affaire, répliqua Paulette. Moi je me plairais beaucoup ici. Viens.... visitons les chambres.

Il la suit.... Il examine ce petit salon tendu de papier gris à fleurettes roses, cette salle à manger prenant vue sur la Seine. Et, à mesure qu'il regarde, tout le passé hante sa mémoire.

Ce n'est plus Paulette qu'il a sous les yeux, mais Claire, la fringante ouvrière qu'il a aimée, avec qui il a vécu pendant une saison, dans ce petit ermitage où le hasard le ramène aujourd'hui.

* * *

Une simple histoire que celle de Claire et de Georges.

Il se souvenait très bien comment il l'avait connue; ce fut un soir, au retour de son bureau ; en flânant, il s'était arrêté devant un magasin de modes où Claire lui était apparue comme un rayon de soleil. Tous les jours il revint admirer les chapeaux et la belle fille qui les chiffonnait. Elle avait l'air si ingénu cette petite.... et, dans ses grands yeux bruns pailletés d'étoiles, des malicieux rayons passaient.

—Allez-vous-en, allez-vous-en ! lui disait-elle, quand, à la sortie de l'atelier, il essayait de lui parler, de lui dire toutes les tendresses dont son cœur débordait.

Il se souvenait aussi de ses angoisses et des roses qu'il avait employées pour obliger la jeune fille à l'écouter.

Enfin, un jour était venu où elle avait laissé tomber sa petite main dans la sienne, et tous les deux étaient allés vivre à la campagne.

C'était justement là.... en cet endroit encore si plein de verdure et de soleil qu'ils s'étaient pendant une saison aimés avec un bonheur inoubliable.

L'été, vêtue d'un robe claire, d'un large chapeau de paille, elle descendait Bellevue par les petits sentiers fleuris et, toute joyeuse, venait attendre le bien-aimé à l'arrivée du bateau.

Comme elle était heureuse quand elle l'apercevait au loin! Elle agitait son mouchoir, s'avan-

---

maine au Bois.

Robert et Michel étaient de vieux cyclistes; ils avaient même fourni des matches. On connaissait leur opinion d'avance.

Sosthène était neutre. Il faisait de la bicyclette parce que c'était une mode.

M. Morlier ne voyait pas sa fille là-dessus, et lui encore moins.

La marquise trouvait que c'était déplacé pour une jeune fille. Le marquis ne disait rien, confiant dans le ferme petit bon sens de Mlle Babeth.

Celle-ci ne trouvait rien de déplacé tant que c'était joli; mais une femme à bicyclette lui semblait affreuse, et elle le déclara, d'un petit air de défi, au nez de Michel Valadin.

Et celui-ci s'emporta presque, dans sa ferveur pour la machine à deux roues; et il affirma, en secouant sa tête ronde à la moustache naissante, qu'il savait des femmes tout aussi élégantes à bicyclette qu'à cheval, et il en montrerait à Mlle d'Auseraie quand elle voudrait. Et elle-même, un jour.... oui, elle-même....

—Car vous, vous y viendrez !

—Jamais !

Le prince, souriant du coin des lèvres, dit :

—Un joli costume blanc et noir, mademoiselle, chemise et cravate d'homme, jupe à mille petits plis....

—Mais, mon prince, c'est justement cette jupe que je trouve horrible! On a l'air d'une cantinière! Il faut le pantalon à la zouave, le boléro....

—Et sans compter, déclara Michel, sans que cela eût le moins du monde l'air d'un compliment, que ça vous irait rudement bien. Si vous voulez essayer cet été à Monzain !....

—Oh ! dans les allées de notre bois, je ne dis pas.... Si maman veut !

Très indulgente, la marquise, ayant deviné un désir dans les yeux de sa fille, malgré ses énergiques protestations répondit :

—Entre M. Michel et ton frère, je ne dis pas....

Ravi de cette permission arrachée presque par surprise, Michel s'écria :

—Ah! je vous garantis bien qu'il ne lui arrivera jamais rien, madame.

Et il enveloppa Isabelle d'un regard si affectueux, et celle-ci parut avoir tant de confiance en lui que, cette fois, la jalousie de Sosthène crut pouvoir s'attacher à quelque chose de réel.

Mais, aussitôt, la conversation repartait sur un nouveau sujet; et, jusqu'à la fin du repas, ce fut une fusée de rires et de plaisanteries, une conversation pétillante comme du champagne, et dans laquelle on aurait vainement cherché la moindre nuance de morgue.

C'était la réception intime, familiale, avec toute sa gaieté naturelle, un charme inconnu jusqu'alors à Sosthène, qui, orphelin de bonne heure, n'avait plus eu pour foyer que cette maison des Valadin où l'amour et l'union n'avaient jamais existé.

Et il eût été très flatté d'être introduit dans ce petit cénacle, si Michel et les Morlier ne s'y étaient trouvés en même temps que lui.

Pourquoi les d'Auseraie ouvraient ils leur maison, que Zéran disait si fermée, à des relations aussi banales que les Morlier ?

Etait-ce que la dot de Mlle Giselle Morlier faisait envie à Robert, ou plutôt aux parents de Robert d'Auseraie ?

Mais quelle mésalliance ! M. Morlier avait réellement commencé par être manœuvre dans une manufacture de Roubaix.

Non, Robert n'avait pas assez besoin de redorer son blason pour chercher une femme de si médiocre naissance; et il lui restait trop de gourme à jeter pour qu'on songeât déjà à le marier.

Suivant sa coutume, Sosthène arrangeait toute chose selon ses désirs, ses intérêts. Il avait besoin d'un Robert d'Auseraie viveur, paresseux, mangeant à demi la fortune de son père; donc, Robert ne devait ni se marier, ni travailler jamais, ni être jamais en quoi que ce soit un obstacle à son élévation à lui.

Mais il ne pouvait envisager avec un tel optimisme la si complète intimité de Michel chez les d'Auseraie.

—Mon animal d'oncle, aveuglé par sa vengeance, ne voit aucun inconvénient dans l'amitié de Michel pour Robert; il espère que, dans ce besoin qu'ont tous les jeunes gens de tenir tête à des amis plus riches qu'eux, Robert mangera son patrimoine en quelques années, et, sur ce point, son calcul ne manque pas de justesse; mais il ne s'aperçoit pas, et moi-même je ne m'étais pas douté avant ce soir que les d'Auseraie couvent, avec une habileté consommée, ce gendre qui aura un jour trois cents millions. Et ce petit imbécile de Michel, qui n'y voit pas plus loin que le bout de son museau, est en train de se laisser engluer !.... Morbleu ! Mlle Babeth, comme ils disent, serait-elle une rouée, sous cet air de parfaite innocence ?

Ce bas calcul n'existait certes ni dans l'esprit du marquis ni dans celui de sa fille, et c'est à peine s'il avait effleuré l'âme ulcérée de Mme d'Auseraie, qui songeait parfois, sans en rien dire à son mari ni à Isabelle, que ce serait une étrange revanche de toutes les humiliations que leur avaient infligées les Valadin; mais à quoi bon y penser? Le comte Valadin, pas plus que sa femme, ne consentiraient jamais.

Non. Si une si affectueuse intimité régnait entre les d'Auserie et le fils du comte Valadin, cela c'était fait seul, par l'enchaînement logique des choses.

Depuis son enfance, Michel était chez lui dans la maison de l'associé de son père.

Oh ! entre les jeunes d'Auseraie et lui, ça n'avait pas toujours marché sans anicroche; et plus d'un goûter, dans cette même salle à manger, s'était terminé jadis en batailles, où Isabelle tapait comme un garçon.

Et quand Michel et Robert étaient devenus de jeunes hommes bien des scènes avaient éclaté entre eux, presque toujours suscitées par le caractère plus impérieux de Robert et par la jalousie, certes blâmable mais bien explicable, que lui inspirait l'insolente prospérité des Valadin.

Aujourd'hui cela était passé. Robert, attendri par le bon cœur de Michel, lui avait promis de ne plus lui faire de peine. Et il tenait parole. Leur amitié, cette fleur si rare en ce monde, ne devait plus être assombrie par le moindre nuage.

Quant au marquis et à sa femme, ils avaient été péniblement affectés, à mesure que Michel grandissait, de l'indifférence que lui montrait sa mère sans aucun motif, et du dédain dont son père l'enveloppait parce qu'il n'avait pas la bosse des mathématiques.

Ils le savaient bon, affectueux, complaisant, et, sans qu'il leur dît jamais une parole contre ses parents, ils devinaient les moments où il avait besoin d'être consolé, et, alors, d'une manière presque inconsciente, l'attiraient plus souvent chez eux. Il y était si bien ! Il s'y sentait "si à son aise !"

Par exemple, Sosthène avait raison sur ce point que son cousin Michel n'y voyait pas plus loin que le bout de son museau.

Le fils du comte Valadin ignorait totalement que ce qui l'attirait le plus spécialement dans cette maison, c'était ce joli, ce fin visage d'Isabelle, ces yeux si clairs et si gais, ces lèvres si rieuses, cette voix si câline, qui pourtant ne lui ménageait pas les moqueries, ce petit cœur où, sans s'en douter, de même qu'elle ne s'en doutait guère, il occupait une si grande place.

Personne ne la remarquait, du reste, autour d'eux; cela avait existé.

Après le dîner, il y eut une petite scène, un rien, qui confirma tous soupçons de Sostène.

La marquise et Mme Morlier s'en étaient allées dans le grand salon, tandis que Mlle Morlier et Isabelle préparaient dans le fumoir le café de ces messieurs.

Et, quand ils furent tous béatement installés, la tête penchée sur leur tasse, Isabelle passa devant eux, leur présentant une tablette à cannelures où étaient alignés des cigares et des cigarettes.

Et, lorsqu'ils eurent choisi, elle s'amusa à tenir une allumette à son père. Celui-ci ayant allumé son cigare avant que le bout de bougie fût consommé, elle le tendit à Michel et se brûla presque les doigts pour que le jeune Valadin allumât suffisamment son cigare.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Sosthène :

—Il serait son mari qu'il n'existerait pas plus de familiarité entre eux.

Et il eut besoin de toute son énergie pour répondre avec calme à une question que lui posait M. Morlier.

—Nous faites-vous un peu de musique, mesdemoiselles ? demanda alors le marquis.

Mlle Morlier rougit. Elle savait bien, mais elle était trop timide pour jouer dans un salon.

Isabelle l'entraîna :

—Venez, j'ai des choses à quatre mains; nous trouverons bien de quoi casser la tête à ces messieurs.

Elles s'assirent au piano et, après avoir beaucoup cherché, dénichèrent un morceau connu de toutes deux et qu'elles jouèrent posément, suivant le caractère de Mlle Morlier; ce ne fut que vers la fin qu'Isabelle lui donna un peu de feu.

Et après, Isabelle ayant toute seule plaqué quelques accords, puis parcouru le clavier en arpèges de la plus étincelante fantaisie, M. Morlier dit :

—Mlle d'Auseraie a un grand talent.

Le marquis fit la moue :

—Pas très régulier.

Michel déclara :

—C'est tout de même rudement agréable de l'entendre, allez, quand ça lui chante, de se mettre au piano.

Justement, "ça lui chantait" ce soir-là. Elle plongeait sa main au hasard dans le casier à musique et ramenait la partition de *Carmen*.

Elle commença par la marche des petits soldats.

Robert annonça avec le dédain du grand frère qui ne sait pas exécuter une gamme :

—Ce qu'elle va accrocher !

—N'empêche, répondit Michel, rendu presque furieux par cette critique, que j'aime mieux sa façon de jouer que celle du Conservatoire.

Elle "accrochait" c'était indiscutable, et le métronome et elle n'avaient jamais pu s'entendre; mais elle se donnait toute à la musique, son âme vibrait avec l'âme du compositeur, et si ses accompagnements manquaient quelquefois de justesse, elle savait faire *chanter* le piano.

Quand elle eut chanté l'*Habanera*, Michel dit, très pénétré :

—Sauf Galli-Marié autrefois et Elena Sanz aujourd'hui, jamais une chanteuse ne m'a causé le plaisir que me fait Mlle Isabelle lorsqu'elle joue ça, simplement avec le bout de ses doigts.

Il est certain que si elle avait voulu travailler, dit le marquis, elle....

Mais Michel l'interrompait avec passion :

—Ça l'aurait gâtée, le travail !

Et il parla musique avec beaucoup d'intelligence, avec ses idées à lui, démontrant que les professeurs de maintenant ne parviennent à faire que des serinettes avec ces élèves qu'ils écrasent sous le mécanisme, avec ces morceaux qu'elles arrivent à exécuter dans une perfection navrante de sécheresse.

—Oh! il ne leur manque pas une note et il n'y a ni une faute de mesure ni une faute d'harmonie; mais pour deux sous de sentiment, pas pour un centime de vraie musique, de mélodie!.... Tenez, si Mlle Isabelle voulait....

Il alla à la porte du salon.

—Le duo du dernier acte, mademoiselle Babeth, s'il vous plait ?

—Mais il y a six mois que je ne l'ai joué.

—Ça ne fait rien.

Et il revint s'asseoir, enchanté; et, d'un air mystérieux :

—Vous allez m'entendre ça !